

HYMNE A ST-JEAN-BAPTISTE

DU 24 JUIN 1843

Noble patron dont on chôme la fête,
Vois tes enfants devant toi réunis ;
Sous ton drapeau qui flotte sur leur tête,
Que par ta main leurs destins soient bénis.
Comme un signal auquel il se rallie,
Le Canadien, l'adoptant pour patron,
Parmi les peuples prend un nom,
Au ciel un saint, qui pour lui veille et prie.

Par toi conduits au Canada sauvage,
Quelques Français d'abord l'ont cultivé ;
Nous tenons d'eux ce brillant héritage
Par eux conquis et par nous conservé :
En rappelant leur mémoire chérie,
Le Canadien, retrouvant son patron,
Parmi les peuples prend un nom,
Au ciel un saint qui pour lui veille et prie.

Aux jours d'épreuve, où passe toute race,
Dans nos esprits tu conservas l'espoir,
Et, quand de morts la justice fut lasse,
Pour tout calmer tu guidas le pouvoir :
En retrouvant sa première énergie,
Le Canadien rend grâce à son patron,
Et, quand de morts la justice fut lasse,
Pour tout calmer tu guidas le pouvoir :
En retrouvant sa première énergie,
Le Canadien rend grâce à son patron,
Et pour toujours il prend un nom,
Au ciel un saint qui pour lui veille et prie.

F.-R. ANGERS.

SOUVENIR NATIONAL

Parmi les jolis souvenirs que nous laissera la fête de la Saint-Jean-Baptiste, citons en première ligne la *Relique patriotique* que M. Dubeau, de Québec, aidée par sa femme, qui en fait le dessin, a eu l'ingénieuse idée d'offrir à la jeunesse canadienne. Ce travail se compose d'une superbe lithographie contenue dans un étui. En tête de l'encadrement, Jacques Cartier se tient debout, la main appuyée sur une croix, à écusson fleurdelysé. Sur le rocher qui lui sert de support on lit la légende : *La croix opère la vraie civilisation*. A droite flottent les drapeaux de la milice canadienne de 1812, ayant en exergue le nom de "Châteauguay" et à gauche le drapeau de Carillon. En dessous on reconnaît le portrait du regretté fondateur de la Société de la Saint-Jean-Baptiste de Québec, feu M. le Dr Bardy, et celui du populaire président actuel, M. J. P. Rhéaume. Au milieu, on voit trois excellentes gravures représentant les villes de Montréal, Québec et Ottawa, ayant à droite les médaillons de Mgr de Laval (1659) et la mère Marie de l'Incarnation (1639) ; et à gauche ceux de Jacques Cartier enguirlandé de branches d'olivier. Le tout est entremêlé de légendes telles que *L'Union fait la force, Gloire à nos hommes : Nos institutions, notre langue et nos lois : Honneur aux sociétés sœurs*.

M. Dubeau a voulu que ce souvenir fut consacré par la poésie canadienne.

Celle de M. Lemay est intitulée *Religion* :

Religion du Christ, ô semence divine
Tu fais naître des fleurs sur le monde en ruine ;
Tu fais pleuvoir les biens sur le faible mortel,
Tu fais dire à la terre un doux refrain du ciel !
C'est toi qui nous soutiens aux jours de la souffrance.

Et, quand nos cœurs brisés perdent toute espérance,
Que ceux qui nous sont chers, nous quittent pour jamais,
Tu restes près de nous et tu nous rends la paix.

Celle de M. L.-H. Fréchette a pour titre *Patrie*.

Voici ces beaux vers :

Et toi, de ces héros généreuse patrie,
Sol canadien que j'aime avec idolâtrie,
Dans l'accomplissement de tous ces grands travaux,

Quand je pèse la part que le ciel t'a donnée,
Les yeux sur l'avenir, terre prédestinée,
J'ai foi dans tes destins nouveaux !

Nous engageons tous nos abonnés à se procurer au plus tôt ce beau souvenir de notre grande fête nationale.

Pour juger le monde, il faut le voir de loin et l'avoir beaucoup vu de près.

MONTCALM

Le souvenir de Montcalm n'est rappelé, à part le monument qui lui est consacré en commun avec Wolfe, que par une plaque en marbre, qui se trouve dans la chapelle des Ursulines, et qui est due à lord Aylmer, ancien gouverneur. Elle porte cette inscription :

HONNEUR
A
MONTCALM !
LE DESTIN, EN LUI DÉROBANT
LA VICTOIRE,
L'a récompensé par
UNE MORT GLORIEUSE !

L'HERMITAGE

Parmi les localités des environs de Québec, l'ancienne campagne de l'intendant Bigot, à sept milles de la ville, du côté de Beauport, est une des plus curieuses à visiter, non à cause des ruines elles-mêmes, qui n'ont aucun caractère particulier, mais pour les souvenirs qui y sont attachés et que M. Marmette a si bien fait revivre dans *L'Intendant Bigot*. Il faudrait les visiter le livre de M. Marmette à la main. C'est une des visites à faire aux environs de Québec, si riches en belles promenades.

MONTGOMERY

Tous ceux qui ont passé sous la citadelle de Québec, soit à pied par le quai, soit en bateau par le fleuve, ont remarqué la plaque commémorative placée sur l'escarpement, à mi-hauteur, et qui indique l'endroit où le général Montgomery périt en 1775, lors de l'invasion du Canada par les Américains. Montgomery commandait les troupes insurgées. C'était le deuxième général ennemi qui attaquait l'enceinte de Québec et le deuxième qui y trouvait la mort,—avec cette différence que Wolfe, quinze ans auparavant, était mort vainqueur. Les restes de Montgomery furent enterrés dans les murs, près de la porte Saint-Louis, et en 1818 ils furent remis à sa famille, qui en avait fait demande, et transférés à New-York, où le Congrès lui avait fait élever un monument dès la fin de la guerre de l'indépendance. Le lieu de sa sépulture, à Québec, fut alors indiqué par le même vétérinaire, James Thompson, qui devait, dix ans plus tard, représenter l'armée de 1759 à l'érection du monument de Wolfe et Montcalm, et qui avait vu enterrer Montgomery après avoir vu tomber Wolfe.

L'habile conférencier, M. Lejeune, prépare pour la presse française sur M. Fréchette et son drame de *Papineau*, un article dont voici le début :

Et nous aussi, nous avons des premières—deux drames inédits, en 5 actes et en prose, représentés pour la première fois le 6 et 7 juin, à l'Académie de Musique de Montréal.

L'auteur est Louis-Honoré Fréchette. Vous avez déjà entendu prononcer ce nom, depuis longtemps célèbre au Canada et qui le sera bientôt en France. L'Académie française a récemment couronné un de ses volumes de vers, et la dépêche qui annonçait cette bonne nouvelle est arrivée ici le jour même de la première représentation de *Papineau*.—Le hasard a de l'esprit quelquefois !

L'auteur de *Papineau* a quarante ans ; une figure ronde, franche, souriante ; le teint frais, la moustache blonde :—Canadien pur sang, c'est-à-dire de bonne race française (sa famille est venue de l'île de Rhé au 17^{ème} siècle). Il aime la France, qu'il n'a jamais vue, comme on aime une aïeule qu'on ne connaît que par un vieux portrait flattré. Fréchette est fier de la jeune aïeule qui sourit dans le vieux cadre. Quand il débarquera au Havre, l'autonne prochain, et qu'il verra l'original de son portrait qu'il aime tant, je suis sûr qu'il éprouvera une des grandes émotions de la vie, et qu'en vrai poète, il traduira cette émotion en vers.

Que l'aïeule soit coquette, ce jour-là. Qu'elle accueille son petit-fils inconnu avec un sourire et une caresse ! Il y va de sa gloire sur les rives du Saint-Laurent.

LES DERNIERS MOMENTS DE DEUX PATRIOTES

Extrait d'une lecture faite en 1860 par M. J.-A. Mousseau, député de Bagot, sur Cardinal et Duquet.

L'heure fatale approchait. Cardinal et Duquet avaient été informés qu'ils subiraient, le 21 décembre 1838, le sort que la tyrannie réserve au patriotisme malheureux. L'avis funèbre avait été reçu par eux sans forfanterie, mais avec la dignité ferme qui convient à de grandes âmes. On voulait faire un exemple dont l'enseignement fut salutaire. On espérait, par l'horreur du gibet, inspirer aux Canadiens la lâcheté et la dégradation ; on désirait, par l'affreux spectacle d'une potence dressée, pour punir la vertu, leur apprendre à refouler au fond du cœur les sublimes aspirations du patriotisme. Et c'est une population française que l'on travaillait à soumettre à ces infamies ! C'est une population française que l'on se flattait d'accoutumer à n'avoir plus d'honneur ! Mais pourquoi ne pas plutôt demander au rapide et impétueux Saint-Laurent de remonter son cours majestueux en renversant toutes les lois de la nature ?

Des démarches avaient été faites en faveur des deux condamnés par des personnes influentes auprès de Colborne et des gens haut placés dans la hiérarchie bureaucratique. Mme Cardinal avait même été se jeter aux genoux de lady Colborne, la conjurant d'intercéder auprès de son mari pour obtenir la grâce de M. Cardinal. Mais tout avait été inutile devant la détermination de Colborne. Le 20 décembre, veille de son décès, Cardinal fit parvenir à sa femme deux lettres où se révèle tout entier son grand caractère. Cette voix grave et solennelle qui semble parler par-delà de la tombe, a une suavité lugubre, une sagesse sombre et sacrée qui nous remuent jusqu'aux entrailles. "De main, lui dit-il, à l'heure où je t'écris, mon âme sera devant son Créateur et son Juge. Je ne crains pas ce moment redoutable. Je suis muni de toutes les consolations de la religion, et Dieu, en se donnant à moi-même ce matin, me laisse espérer avec confiance qu'il me recevra dans son sein aussitôt après mon dernier soupir. Je suis dégagé de toute affection terrestre, et le seul regret que j'ai en mourant, c'est de te laisser, chère amie, ainsi que cinq pauvres malheureux orphelins, dont un est encore à naître. Je te prie de croire que sans vous, rien ne pourrait me faire désirer la vie, et que je recevrais ma grâce avec plus de répugnance que de satisfaction." Il perd ensuite sa sérénité en pensant à l'état et aux chagrins de sa femme ; il lui renouvelle ses protestations d'amour, il lui donne des conseils et se livre aux mouvements d'une déchirante tristesse.

Ce qui l'afflige par-dessus tout, c'est de ne pouvoir embrasser, avant de mourir, son épouse à laquelle les médecins défendent de sortir. "Qu'il est dur, lui écrit-il, de mourir sans te donner le baiser d'adieu ! On me dit que tu es trop faible pour supporter une entrevue ; moi, je te croirais assez forte ou du moins assez raisonnable pour me venir voir sans faire des extravagances. Ceux qui te défendent de venir me voir n'ont jamais été dans notre situation. Ils ne pensent pas qu'ils me privent de la seule et dernière consolation que je pourrais espérer dans ce monde, et que, par rapport à toi, ils s'exposent à de justes reproches pour t'avoir privé de recevoir les adieux d'un époux mourant. Pardonne, chère amie, nous sommes nés pour souffrir, c'est un sacrifice de plus à offrir à Dieu et qui servira à nous obtenir plus de mérites auprès de lui. Du moins, s'ils m'apportaient Marguerite et Charlotte afin qu'elles puissent toutes deux recevoir les baisers de leur père pour te les rendre. Oh ! Dieu, ayez pitié de moi, de ma femme et de mes enfants, je vous les recommande ; veillez sur eux, servez-

leur d'époux et de père, et ne tardez pas à les réunir tous avec moi dans votre saint paradis."

Puis il exhorte sa femme à chercher des consolations dans la religion seule et la conjure, si elle devient riche, de ne pas oublier ses pauvres frères et sœur. Il était dans la nature de cet homme de ne penser, travailler, et mourir que pour les autres.

Malgré tout, Cardinal avait espéré voir sa femme dans la journée du 20 décembre ; à 7 ou 8 heures du soir, ne la voyant point arriver, il perdit cet espoir et lui écrivit une nouvelle et dernière lettre. Il pleure d'abord de ne pas l'avoir vue ; il essaie de se consoler par des réflexions chrétiennes sur les décrets de la Providence "qui règle les événements de ce monde." "Rien de plus consolant, continue-t-il, ma chère Eugénie, que d'envisager la mort avec les yeux d'un mourant. On se sent dégagé des peines et des angoisses de ce monde de misère pour s'envoler dans un lieu de paix et de délices, et l'on plaint ceux que l'on a aimés sur la terre de ce qu'ils ne peuvent jouir assez tôt d'un bonheur qui nous paraît si parfait. Chère Eugénie, ne t'apitoie pas sur mon sort ; bénis la Providence de ce qu'elle ne m'a pas fait mourir subitement lorsque j'avais la conscience chargée de crimes. Tu sais que j'ai toujours eu de la prédilection pour le genre de mort que je vais subir. Eh ! bien, Dieu a exaucé mes vœux ; je suis courageux autant qu'il est possible de l'être, et, si je pouvais te communiquer la moitié de mes forces, il m'en resterait encore assez pour le moment fatal."

Deux jours avant la mort de son fils, Mme Duquet alla demander sa grâce à Colborne. Ce fut en vain. Le tyran se moqua du désespoir d'une mère. "Je l'avais prévu, dit Duquet à sa mère, votre trouble a été inutile ; après-de-main, je serai dans une région où la vertu est récompensée et le crime puni. Ma mère, il faut se soumettre à ce terrible décret de la Providence." C'est la dernière fois que Mme Duquet vit son fils. Le langage des douleurs humaines est trop pauvre pour décrire au vrai cette séparation que le cœur d'une mère seule peut concevoir. Duquet, dans cette circonstance si pénible, pria sa bonne mère d'implorer le pardon de ses chères petites sœurs. "Je m'étais promis, disait-il à sa mère, de leur faire, ainsi qu'à vous, une position heureuse ; ma folle précipitation a déjoué ces plans. Je vous en prie, dites-leur tout le regret vif que j'ai éprouvé, et que ce n'est pas par mauvais cœur que mes espérances se trouvent trompées." Il pria aussi sa mère de remettre à ses sœurs sa petite image de Notre-Dame des Sept Douleurs, en ajoutant cette recommandation : "Dites-leur, ma mère, de baisser la partie de cette image qui se trouve marquée de mes pleurs."

Cette mère fut toujours inconsolable et ne passa jamais une journée sans pleurer son fils. Souvent, la nuit, elle y songeait, et on l'entendait crier dans des transports convulsifs : "Mon fils, mon fils, rendez-moi mon fils ! Grand Dieu ! qu'en ont-ils fait, ces Anglais sans pitié ?"

Un jour, elle rencontra celui qui fit tout, jusqu'au parjure, pour la perte de son fils et de Cardinal. La conscience, sans doute pleine de repentir, il demanda pardon à Mme Duquet et voulut lui donner la main. "Oh ! lui dit-elle avec horreur, n'approchez pas de moi ; je vous pardonne, parce que je suis catholique et que mon fils me l'a ordonné ; mais je ne puis oublier que vos mains sont encore teintes du sang de mon fils."